

# TURQUIE, 1915

## Les Chrétiens aux bêtes





## Dossier : Turquie, 1915

### COMMENT LA TURQUIE S'EST VIDÉE DE SES CHRÉTIENS

*Vers 1850, le territoire de la Turquie actuelle comptait presque un tiers de chrétiens. Ils ne sont plus aujourd'hui que 0,2 %. Comment, en un siècle et demi, ce pays – celui de la mission de saint Paul – s'est-il ainsi vidé quasi complètement de ses chrétiens ? Un excellent exposé sur ce déclin dramatique a été donné par C. Sélis en 1988.*

Du 15<sup>e</sup> s. à la première guerre mondiale, l'empire ottoman s'est étendu sur trois continents et a englobé plus de 20 populations différentes, sans que cela ne pose de problèmes majeurs de cohabitation. Les Ottomans étaient de religion islamique mais se montraient globalement tolérants envers les chrétiens, qui formaient d'ailleurs la majorité de la population de l'Empire, avec leur concentration principale dans les Balkans, des minorités plus ou moins fortes dans les pays arabophones et un poids démographique estimé à 30 % de la population totale dans le territoire de la Turquie actuelle (Grecs, Arméniens, Syriens, Assyro-chaldéens, orthodoxes, catholiques ou protestants), alors qu'aujourd'hui, la Turquie ne compte même plus 1 % de chrétiens. L'effacement presque complet du christianisme en Turquie s'est donc joué au cours des cent dernières années.... En effet, l'affranchissement des nations balkaniques de la domination ottomane et l'avancée de la Russie dans le Caucase s'accompagnèrent d'un reflux de populations musulmanes installées dans ces régions et précarisèrent progressivement la situation des chrétiens restés dans les frontières de l'empire ottoman. Si les chrétiens des pays arabes ne furent guère inquiétés, ceux qui, depuis des dizaines de siècles, vivaient sur le territoire de l'actuelle Turquie, connurent des jours très sombres.

Une première phase fut constituée par la sanglante répression du sultan Abdülhamid II qui, en 1894-86, fit massacrer 300.000 Arméniens sous prétexte qu'ils étaient favorables aux visées russes sur l'Anatolie orientale. En 1915, à la faveur de la Première guerre mondiale qui ôtait aux puissances européennes toute possibilité d'intervention, le gouvernement des Jeunes-Turcs argua des impératifs de sécurité pour vider les provinces orientales de toute leur population arménienne. Les conscrits arméniens, pourtant loyaux,

furent désarmés et massacrés, tandis que la population civile, jetée sur les routes, fut soumise à toutes les exactions et presque entièrement anéantie. Tandis que les Assyro-chaldéens des montagnes du Hakkiari, à l'est du Tour Abdin, qui avaient déclaré la guerre au sultan, réussissaient à se réfugier en Perse et en Russie, les Syriens orthodoxes du Tour Abdin, pourtant restés fidèles à l'État ottoman, furent soumis à la vindicte des populations musulmanes locales (kurdes principalement) fanatisées par la proclamation de la guerre sainte et encouragées en sous-main par les autorités. Dans certaines localités, les Syriens orthodoxes se retranchèrent dans des lieux fortifiés et purent tenir tête à leurs assaillants. Ailleurs, ils furent victimes de véritables massacres. Beaucoup s'enfuirent vers Mossoul, Alep ou au Liban et certains s'y établirent définitivement. On estime qu'un tiers des chrétiens du Tour Abdin trouva la mort dans ces événements.

Une deuxième phase de repli eut lieu dans l'après-guerre. Le Traité de Lausanne (24 juillet 1923), établissant les frontières actuelles de la Turquie ainsi que les droits (c.-à-d. surtout la limitation des droits) des minorités chrétiennes grecque et arménienne, n'inclut pas au nombre de celles-ci les Syriens (ni les Assyro-chaldéens). Les efforts déployés à l'époque par le patriarche syrien orthodoxe Ignace Ephrem Barsaum I<sup>er</sup> pour faire reconnaître officiellement sa communauté lui valurent l'occupation par l'armée turque du monastère de Deir ez-Za'farân (près de Mardin), résidence patriarcale depuis 1293. En 1924, le patriarcat fut transféré à Homs, en Syrie, alors sous mandat français (depuis 1959, il est fixé à Damas). Le Traité de Lausanne prévoyait également l'échange des minorités entre la Grèce et la Turquie (à l'exception des Grecs d'Istanbul et Edirne et des Turcs de Thrace orientale) : 1.350.000 Grecs du Pont, d'Anatolie et d'Asie mineure quittèrent ainsi les régions où ils étaient installés, souvent depuis l'époque d'Homère, tandis que la Turquie accueillait 430.000 Turcs de Grèce. À cette occasion, beaucoup de Syriens orthodoxes de Turquie choisirent d'émigrer à leur tour, vers la Syrie, l'Irak, le Liban, mais aussi cette fois vers les États-Unis et l'Amérique latine.

Une troisième phase migratoire, dans les années 1970, est liée au phénomène plus global d'émigration de travailleurs turcs en Europe occidentale, mais aussi au conflit opposant depuis 1963 les Turcs au Grecs à Chypre. Ce qui restait de chrétiens en Turquie en subit le contre-coup. C'est en Allemagne et en Suède principalement que les travailleurs turcs chrétiens s'installèrent. La dernière phase d'émigration des Syriens orthodoxes de Turquie, de 1979 à 1985, est plus politique. Le conflit chypriote, toujours non résolu, et, à partir de 1975, la guerre civile libanaise, furent perçus par l'opinion publique turque comme un affrontement entre l'islam et le christianisme. D'autre part, à par-

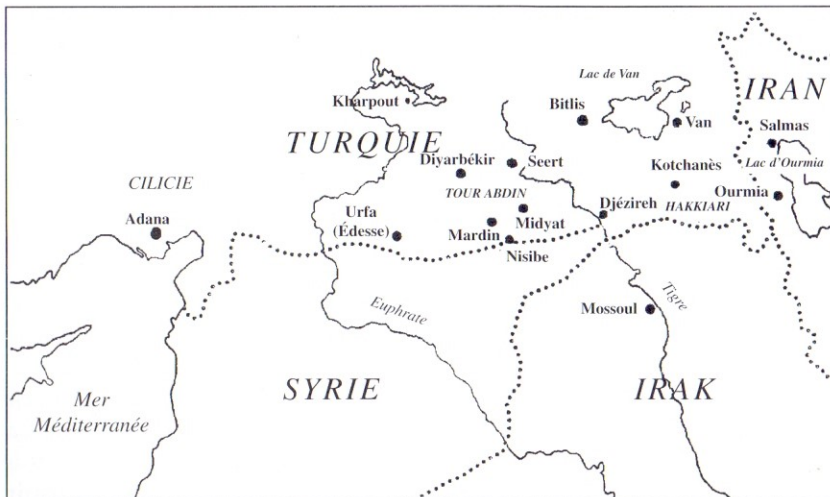


tir de 1979, la propagande de l'Iran de Khomeyni raviva le fanatisme islamique d'une nation laïcisée de force par les principes kémalistes. Dans ce contexte, la faible et très isolée communauté chrétienne syrienne orthodoxe du Tour Abdin était la victime toute désignée des rancœurs et des défolements. Attentats, meurtres, vols de bétail, dévastations de récoltes, extorsions de biens et de fonds, appropriations ou destructions d'habitations, enlèvements et mariages forcés de jeunes filles, etc., perpétrés sous la conduite des chefs kurdes locaux, furent le lot des Araméens du Tour Abdin. Le recours aux autorités officielles s'avérait lui-même risqué ou inefficace. Devant cette situation, la plus grande partie de la population araméenne chrétienne du Tour Abdin émigra, généralement via Istanbul, où les Syriens orthodoxes occupèrent temporairement la place laissée par les Grecs et les Arméniens, touchés eux aussi par une émigration massive. Cette dernière vague d'exilés qui réduisit de façon drastique la présence millénaire des Araméens dans le Tour Abdin se dirigea vers l'Allemagne fédérale et la Suède, mais aussi les Pays-Bas, la Belgique et, dans une moindre mesure, la Suisse, l'Autriche et la France.

D'après **Claude Sélis**,

*Les Syriens orthodoxes et catholiques*

Collection « Fils d'Abraham », Turnhout, Brepols, 1988, pp. 39-42.



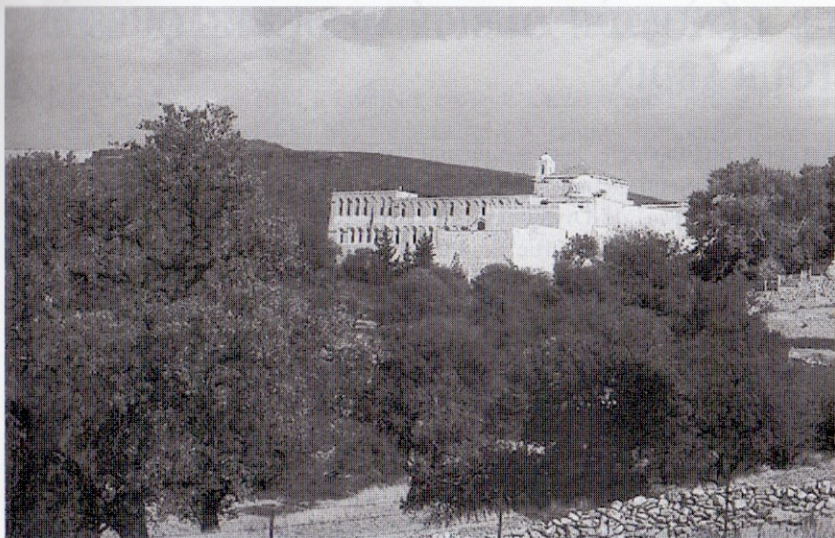
Carte politique actuelle de la région où se déroulèrent les événements relatés dans ce bulletin.

## LE GÉNOCIDÉ OUBLIÉ DES SYRIAQUES DU TOUR ABDIN

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la communauté syriaque qui avait survécu en Turquie se trouvait essentiellement concentrée dans la région du Tour Abdin, dans le *vilayet* (province) de Diyarbékir, au sud-est de la Turquie actuelle, où elle avait pu préserver une partie de son implantation traditionnelle. Elle était cependant loin d'y être majoritaire. L'habitat de la province était principalement rural, fait de villages agricoles et de petites agglomérations. Le nombre des villages syriaques variait, suivant les estimations, entre 70 et le double. Hors du Tour Abdin, les Syriaques se trouvaient dans la ville même de Diyarbékir, capitale de la province, où ils étaient ultra-minoritaires, ainsi que dans quelques villages mixtes, arméno-syriaques, des environs. Et encore dans la ville de Mardin, ancien fief orthodoxe, où ils cohabitaient avec les communautés arméniennes, chaldéennes et musulmanes... En dehors de cette province, dont on estime qu'elle rassemblait les 3/4 du peuplement syriaque orthodoxe de tout l'Empire ottoman, le reste des Syriaques étaient dispersés dans les provinces limitrophes et dans quelques grandes villes, comme Urfa ou Kharpout. À l'est du Tour Abdin, sur la rive gauche du Tigre, on trouvait encore, à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, la trace de villages syriaques, ainsi que quelques communautés résiduelles établies à Seert, Bitlis, et plus au sud dans la plaine de Mossoul. C'était souvent des évêchés fantômes qui ne devaient leur survie qu'à quelques poignées de moines... Les conditions de vie des chrétiens dépendaient beaucoup des dispositions du gouverneur à leur égard. Souvent, lorsque la politique de ce dernier devenait trop insupportable, les diplomates occidentaux, présents sur place, n'hésitaient pas à intervenir en faisant pression directement sur le gouvernement d'Istanbul, en se faisant l'écho des injustices ou des maltraitances relevées sur place... Situé à quelques kilomètres de Mardin, sur le versant d'une colline verte, entouré de jardins, de vignes et de grenadiers en fleurs, le « monastère du Safran » (Deir ez-Za'farân) était le siège du patriarcat syrien orthodoxe depuis 1293.

En 1915, le sort de ces communautés syriaques fut lié à celui des Arméniens. Toutes les communautés chrétiennes établies dans le vilayet de Diyarbékir souffrirent, sans distinction de rite, des mêmes mesures d'arrestations, de déportations, et d'exécutions mises en place par le gouvernement ottoman à partir du printemps 1915, avec une organisation caractéristique et une ampleur jusque-là négligée... C'est par manque d'information que certains observateurs ont parfois laissé entendre que les massacres avaient visé exclusivement les populations arméniennes, excluant de fait les autres populations chrétiennes. Comme l'écrit l'historienne Ray Jabre Mouawad : « Dans ces





Au cœur du Tour Abdin, à 6 km de Mardin, le « monastère du Safran » (Deir ez-Za'farân), siège du patriarcat syrien orthodoxe de 1293 à 1924. Un jeune évêque, Mgr Saliba, veille de nouveau sur les lieux. Cl. Douchan Novakovic.

montagnes [du Tour Abdin], point d'Arméniens à part quelques Arméniens catholiques dans la ville principale, Midyat, siège du gouverneur ; et pourtant à l'instar des autres provinces de l'Empire, le Tour Abdin eut sa part de massacres ». Les raisons de cette impasse historique sont à trouver dans la conjonction de plusieurs facteurs. Le premier tient à la faiblesse intrinsèque des communautés syriaques pendant cette période. Divisées, repliées sur elles-mêmes et diminuées démographiquement, elles eurent du mal, malgré les efforts désespérés des patriarches Rahmani et Barsaum lors de la conférence de la paix, de faire reconnaître par la communauté internationale, leurs propres épreuves. Le second facteur tient au déficit quantitatif des sources premières ainsi qu'à la rareté des témoignages. La guerre, qui a été menée jusqu'en 1918 dans le Tour Abdin, ainsi que la reprise en main musclée de ces territoires par la jeune république turque, empêchèrent les observateurs traditionnels, diplomates, militaires et ecclésiastiques, de rendre compte des massacres.

Grâce à de nombreux témoignages et des documents diplomatiques inédits, Sébastien DE COURTOIS, dans son livre **LE GÉNOCIDE OUBLIÉ, chrétiens d'Orient, les derniers araméens**, Paris, Ellipses, 2002, 298 pp., parvient à retracer l'agonie de la communauté syriaque orthodoxe de Turquie orientale, dont les pertes peuvent être évaluées à entre 60 et 80.000 personnes pour la seule région du Tour Abdin. Édifiant et accablant !

## HÉROÏQUES ASSYRO-CHALDÉENS

*Aujourd'hui, les Assyro-chaldéens sont moins de 2.000 en Turquie, dont à peine 500 dans les montagnes du Hakkiari, jadis leur fief principal. Ils étaient pourtant bien plus nombreux dans l'est du pays à la veille de la première guerre mondiale.*

Le 20<sup>e</sup> s. restera pour le peuple assyro-chaldéen et ses Églises celui de la tragédie... Évalués à 750.000 membres en 1914, ils vivaient, à la veille de la première guerre mondiale, au sud et sud-est de la Turquie (province de Diyarbékir et montagnes du Hakkiari), au nord-ouest de l'Iran (Azerbaïdjan), en Irak septentrional, dans la Djézireh syrienne et au Caucase (Géorgie et Arménie). Au total un tiers de la population vivait dans un espace géographique arabe, essentiellement en Irak, et deux tiers dans l'aire turco-persane.

Lorsque les Russes envahissent l'Azerbaïdjan iranien à partir de 1909, tous les chrétiens de cette région – Assyriens, Chaldéens et Arméniens – se croient définitivement libérés du joug musulman. Après la déclaration de guerre de la Russie à la Turquie, le 3 novembre 1914, ils se rangent aux côtés des Russes pour participer à ce qu'ils considèrent comme une guerre de libération...

Dès la déclaration de guerre, 20.000 réguliers turcs, soutenus par 10.000 supplétifs kurdes, passent à l'attaque... Les troupes russes doivent se replier. En évacuant Ourmia le 2 janvier 1915, puis Salmas le 4, l'armée tsariste entraîne dans sa fuite vers le Caucase de 10 à 15.000 chrétiens. Une bonne partie de ces réfugiés meurt de froid en chemin. Leur départ est suivi de massacres parmi la population restée sur place. On assiste d'abord au pillage des villages de la plaine par les autochtones persans. Puis les Turcs occupent Ourmia jusqu'au 20 mai 1915, mais la ville est protégée des exactions par les missionnaires américains et français qui s'y opposent. En revanche, dès le premier jour de l'invasion, les villages environnants deviennent le théâtre d'événements sanglants. À Geogtapa, par exemple, où se sont retirés de nombreux réfugiés, les Kurdes attaquent avec l'aide de la population musulmane locale. Il convient cependant de signaler le courage de villageois persans qui ont protégé leurs voisins chrétiens au péril de leur vie. Les habitants menacés se défendent et finissent par se replier à l'intérieur de deux églises. Sauvées par l'intervention des missionnaires américains, 2.000 personnes refluent vers Ourmia sous leur protection.

Peu après, les villages du district de Nazlou, situés plus au nord, sont à leur tour attaqués par les Kurdes, la population chrétienne mâle est exterminée, les femmes sont emmenées de force. Dans la ville d'Ourmia, la situation devient rapidement dramatique, car les survivants des villages sont venus s'y entasser





Groupes de réfugiés assyro-chaldéens et arméniens suivant les troupes russes lors de leur retraite de la région d'Ourmia (janvier 1915). Tiré de J. Rhétoré, *Les chrétiens aux bêtes*, Paris, Cerf, 2005.

pour se mettre à l'abri... Le manque d'hygiène et de nourriture, ainsi que le surpeuplement, sont à l'origine d'épidémies qui font un nombre important de victimes. Les atrocités commises à cette époque sont rapportées par l'historien Arnold TOYNBEE, dans le livre bleu britannique intitulé : *Le Sort des Arméniens dans l'Empire ottoman*. L'auteur consacre un chapitre, le quatrième, à la situation des Assyro-Chaldéens d'Azerbaïdjan en Perse et du district du Hakkiari en Turquie. Les récits concernant cette époque tragique émanent de témoins oculaires, de missionnaires anglais et américains, et leur authenticité ne peut être mise en doute...

Le 23 février, après avoir obtenu une somme importante pour assurer la sécurité des chrétiens de la ville, le consul turc d'Ourmia fait arrêter tous ceux qui ont trouvé refuge dans la mission française ; 45 d'entre eux, dont l'évêque chaldéen de Tergawar, Mar Denkha, sont assassinés. Deux jours plus tard tous les hommes de Gulpashan sont massacrés. Le sort réservé au médecin de Supurgan est particulièrement atroce. Comme il refuse de se convertir à l'islam, les Turcs l'arrosent d'huile, mettent le feu à ses vêtements puis tirent sur lui alors qu'il se sauve transformé en torche vivante. Finalement, ses bourreaux lui coupent la tête et son cadavre est dévoré par les chiens.

Aux alentours du 5 mars, 725 Assyro-Chaldéens et Arméniens sont encore massacrés par les Turcs à Salmas, trois jours seulement avant la libération du district par les Russes. À tous ces morts il convient d'ajouter les 4.000 décès

due aux épidémies, principalement à Ourmia, qui n'est délivrée que le 24 mai, soit trois jours après la ville arménienne de Van. En cinq mois d'occupation turque, c'est le cinquième de la population chrétienne d'Ourmia qui a disparu. Si la contre-offensive russe apporte la liberté aux chrétiens de Perse, dans le même temps elle met l'Arménie et le réduit assyro-chaldéen de Turquie à feu et à sang. Au retour de son expédition, après s'être vanté d'avoir fait un grand nettoyage de chrétiens en Azerbaïdjan, Djevet Pacha, le gouverneur de Van, s'en prend aux Arméniens de sa province et détruit 80 villages. Les survivants se réfugient dans la ville qui compte 30.000 Arméniens sur 50.000 habitants. En mars 1915, les troupes tsaristes font mouvement sur Van et le 11 avril les Arméniens se soulèvent, autant pour assurer leur autodéfense que pour faciliter l'avancée des Russes. Les Turcs assiègent la ville du 20 avril au 18 mai, tandis que la répression s'abat sur les chrétiens de Diyarbékir, de Mardin, de Midyat et du Tour Abdin, sans distinction de confession... En réchappe un petit nombre qui parvient à trouver refuge dans la Syrie actuelle.

Van est finalement libérée par les Russes le 19 mai. Au cours de sa retraite, le chef de l'armée turque traverse la rivière Bohtan et saccage 70 villages chrétiens dans le district du même nom, tandis qu'un grand nombre d'habitants sont passés par les armes. Dans la ville de Séert, ordre est donné aux soldats de massacrer tous les chrétiens. C'est au cours de ce carnage que disparaît l'évêque de la cité, le savant Mgr Scher, et qu'est livrée au pillage sa riche bibliothèque de manuscrits anciens. Une fois encore, il faut souligner le courage de musulmans, des Kurdes cette fois, qui, dans le Bohtan, essayèrent de protéger leurs amis chrétiens malgré les ordres des autorités.

En juin 1915, c'est au tour des chrétiens de la ville de Nisibe de subir le martyre. Cette ancienne capitale intellectuelle des nestoriens ne compte plus alors que 400 chrétiens, de confessions différentes. Le 15 du mois, leur quartier est cerné par la troupe ; les hommes et les jeunes gens sont massacrés pendant la nuit. Les tueries se poursuivent dans les villages des alentours. Le 28, les femmes réfugiées dans l'église St-Jacques sont abattues, tandis que les jeunes filles et les enfants sont distribués. Toujours à la même époque, mais à Djezireh cette fois, 4.750 Arméniens, 250 Chaldéens et 100 Syriaques sont victimes de bandes kurdes soutenues par l'armée régulière.

Témoin des massacres qui viennent de se dérouler, le patriarche nestorien déclare la guerre à la Turquie... Le gouverneur de Mossoul prend alors la tête d'une division pour aller attaquer l'aile gauche de l'armée russe. Il repousse devant lui les Assyriens du Hakkiari qui fuient les vallées et cherchent refuge en direction des sommets. Lors de cette campagne militaire, toute la région du Bas-Tyari ainsi que celle de Tkhuma sont dévastées. Finalement, ordre est donné aux Assyriens de rejoindre les lignes russes en Azerbaïdjan. Le patriar-



che Simon XIX, qui avait fui de Kotchanès, sa résidence, en compagnie de 35.000 montagnards, arrive à Salmas en octobre après avoir échappé de peu aux troupes turques lancées à sa poursuite... Ils étaient environ 100.000 dans la montagne kurde. La moitié d'entre eux a été exterminée ; les survivants ont pris le chemin de l'exil, ne se doutant pas qu'ils venaient de quitter leur refuge traditionnel sans espoir de retour...

Mais le combat continue. Les Assyro-Chaldéens vont désormais s'engager activement dans la guerre. À la demande du grand-duc Nicolas, commandant en chef du front du Caucase, et avec l'accord du patriarche Simon XIX, ils constituent en 1916 une armée de 25.000 combattants qui va se battre aux côtés des Russes et des Arméniens, et s'illustrer dans de nombreuses batailles. Hélas ! au moment de la révolution bolchevique de 1917, les troupes russes se retirent, abandonnant leurs auxiliaires arméniens et assyro-chaldéens aux attaques de leurs ennemis. Les alliés franco-anglais leur prodiguent alors encouragements à résister et témoignages de sympathie; ils délèguent même une formation sanitaire française avec le médecin militaire Paul Caujole, qui racontera son séjour à Ourmia dans un ouvrage intitulé *Tribulations d'une ambulance française en Perse*. Après avoir sollicité leur concours pour de futures opérations dans le Caucase, les Anglais fournissent à ces infortunés quelques canons et des mitrailleuses ainsi que des munitions. Les Assyro-Chaldéens deviennent désormais, selon l'expression de l'officier anglais W. A. Wigram, « notre plus petit Allié ». En échange de la participation à la lutte contre les Ottomans, les Anglais leur promettent la formation d'un territoire autonome sur leur sol ancestral, une fois la guerre finie, promesse confirmée par les responsables français.

Les Assyro-Chaldéens participent donc à la défense du front du Caucase de décembre 1917 à l'été de 1918 sous les ordres du général Pétrouk et d'autres chefs. Attaqués sans cesse par les Kurdes et les Turcs, leur résistance ne faiblit pas bien qu'ils soient abandonnés matériellement par les Alliés et qu'ils ne disposent d'aucune ressource. Mais en janvier 1918, les Ottomans décident de mener une grande offensive en direction du front anglais reliant Karmanchah à Hamadan, et leurs troupes doivent obligatoirement passer par le couloir situé entre le lac d'Ourmia et les monts du Kurdistan. Les Assyro-Chaldéens s'opposent à leur avance, les repoussant en six occasions, ce qui laisse le temps aux Anglais de renforcer leurs lignes de défense. Mais les munitions viennent à manquer et l'arrivée de renforts devient improbable; les vaillants défenseurs d'Ourmia doivent donc se résigner à battre en retraite. L'assassinat du patriarche Simon XIX, perpétré le 16 mars 1918 par un chef kurde, augmente encore leur désarroi et porte un rude coup à leur moral. Restés sans guide après une résistance de plusieurs mois, une partie des

Assyro-Chaldéens se réfugient en Russie en compagnie des Arméniens de la région, tandis que le plus grand nombre se retire en direction des lignes anglaises distantes de 480 kilomètres, accompagnés de leurs familles, emmenant avec eux le bétail et quelques pauvres biens. En cours de route, ils sont décimés par le harcèlement continu des irréguliers kurdes, des soldats turcs et même des civils persans. Le témoignage du lieutenant français Nicolas Gasfield est poignant : « Le long de la grande route suivie par ces malheureux Assyro-Chaldéens gisaient des cadavres, effroyablement nombreux, des hommes, des femmes et des enfants déshabillés par les Kurdes ; des volées de corbeaux couvraient les cadavres ; à côté on voyait des chevaux et des buffles ; c'était une horreur d'autant plus pénible que le soleil torride de la Perse avait décomposé les cadavres et rempli l'air d'une odeur affreuse qui donnait des nausées. »

Partis 100.000 (les rescapés du Hakkiari turc plus les habitants de la plaine d'Ourmia), 50.000 mille d'entre eux trouvent la mort sur les routes de l'exode. L'autre moitié parvient à Hamadan le 15 septembre 1918. Les 14.000 chrétiens de la région d'Ourmia qui n'ont pas suivi le mouvement sont massacrés par les Turcs, y compris les missionnaires français et américains. Les Anglais désarment les réfugiés assyro-chaldéens dès leur arrivée à Hamadan. Certains volontaires sont enrôlés comme auxiliaires dans les rangs des troupes britanniques sous le nom d'Assyrian Levies, tandis que la population civile est dirigée vers le camp de toile de Bakouba au nord de Bagdad, attendant la fin de la guerre pour que son sort soit fixé.

Au lendemain de la victoire des Alliés, l'empire ottoman ayant été démantelé, les Assyro-chaldéens furent remplis d'espoir. Ils se laissèrent persuader que la Grande-Bretagne et la France leur accorderaient un foyer national sur leurs terres ancestrales, dans le Hakkiari et la plaine de Ninive. Leurs espoirs furent déçus. Le Hakkiari resta turc, vidé de ses chrétiens. Dans le vilayet de Mossoul attribué finalement par le Traité de Lausanne (24 juillet 1923) à l'Irak, les Assyro-chaldéens originaires de la région et les survivants chassés de Turquie se retrouvèrent dans la situation d'une minorité dont l'avenir allait se révéler sombre. En 1933, ils furent de nouveau victimes de massacres perpétrés par la monarchie irakienne. Nombre d'entre eux fuirent en Syrie, alors sous mandat français. Le patriarche s'exila définitivement aux États-Unis.

Texte reproduit avec l'aimable autorisation des éd. du Cerf d'après

**Raymond Le Coz,**

*Histoire de l'Église d'Orient*, Paris, Cerf, 1995, pp. 363-369.



## LES CHRÉTIENS AUX BÊTES

### Le bouleversant témoignage d'un dominicain français

*En 1914, le dominicain Jacques Rhétoré (1841-1920) se trouve déporté par les Turcs à Mardin. C'est là qu'il assiste aux massacres des chrétiens, arméniens, syriens catholiques et jacobites, chaldéens, nestoriens et protestants. Il en laisse un témoignage écrit qui vient d'être publié : Jacques Rhétoré, « Les chrétiens aux bêtes », avec une préface de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, et une importante étude historique de Joseph Alichoran, Paris, Cerf, 2005, 398 pp., 29 €. Avec l'aimable autorisation des éd. du Cerf, nous en extrayons ce passage, récit bouleversant d'une rescapée des massacres de Mardin, pp. 108-111.*

Une femme fut emmenée de Mardin dans le milieu de l'été 1915 avec un nombreux convoi de femmes et d'enfants qui furent presque tous massacrés devant elle. Elle racontait qu'avant d'aller à la mort, les victimes étaient dépouillées de leurs vêtements mais la plupart se dépouillaient elles-mêmes plutôt que de laisser les soldats ou les Kurdes mettre la main sur elles. Toutes ces personnes, quel que fût leur âge, ne montraient aucun chagrin de se voir devant la mort ; elles étaient plutôt contentes à la pensée que dans un instant elles seraient en possession du Ciel (...) « Notre convoi, expliquait-elle, fut amené dans un endroit où il y avait des citernes auprès desquelles les exécutions se firent. Au bord de la citerne, il y avait une pièce de bois sur laquelle les têtes étaient coupées puis jetées dans le gouffre avec le corps. Les victimes n'avaient pas besoin d'être amenées, elles venaient d'elles-mêmes en toute paix et tranquillité, passaient à travers les massacreurs armés pour les tuer, entraient dans la mare de sang formée autour du bois servant de billot, posaient elles-mêmes leur tête sur ce bois et se laissaient égorger sans rien dire comme des agneaux. (...) ».

« Quels êtres que ces chrétiens !, disaient les massacreurs. Quel esprit y a-t-il dans leur corps pour que même des filles et des enfants n'aient pas peur de la mort ? » Ils voyaient cela mais, comme des démons d'enfer, ils n'en étaient que plus enragés à faire périr des innocents. « Mon tour de mourir arriva, continue la Mardinienne. Dieu m'avait changé le cœur comme Il avait changé celui de mes compagnes et j'étais contente. Le Kurde qui devait me tuer était près de moi et s'était payé d'avance de sa peine en me volant mes habits. Il me dit : Avance ! et j'allais au billot lorsqu'arriva un autre Kurde qui dit au mien : 'Prends ces deux medjidiés (environ 9 frs) et donne-moi cette femme'. Devant ce gain, mon Kurde n'hésita pas et me lâcha à l'autre qui m'emmena... On ne pleure pas à la vue du billot mais on pleure à chaudes larmes en se voyant rentrer dans la vie, surtout quand on pense à la vie d'une femme captive chez un

Kurde, vie de mauvais traitements, d'avilissements, de souillures forcées tous les jours. Je m'en allais donc en pleurant amèrement mon sort en suivant mon second Kurde, sans les habits que le premier m'avait volés. Bientôt passe un Arabe, il dit au Kurde : 'Voilà 4 medjidiés (environ 18 frs), donne-moi cette femme'. Le lui fus vendue sans discussion et je suivis l'Arabe qui m'emmena à son village. Les Arabes sont plus humains que les Kurdes. J'étais chez lui comme une domestique et personne ne m'inquiétait. Au bout de quelque temps, l'Arabe me dit un jour : 'Je vais te tuer parce que, si le gouvernement apprend que je t'ai sauvé la vie, il me tuera moi-même – Pourquoi me tuer, lui dis-je, il vaut mieux que tu me conduises à Mardin, où j'ai quelque argent avec lequel je te récompenserai du bien que tu m'as fait'. Ce fut accepté ». La Mardinienne se déguisa en femme arabe et fut ainsi amenée jusqu'à sa maison. Elle remit 5 livres turques (environ 115 frs) à son Arabe, qui repartit content. Quant à elle, elle sut se mettre à l'abri de toute recherche.

Cette femme racontait que... la mort était donnée de différentes manières, au moyen des armes à feu, (ou bien) on coupait la tête, on tranchait les seins, on éventrait surtout les femmes enceintes. On écartelait les enfants. On coupait les membres et d'autres supplices que l'esprit de ces sauvages était fécond à inventer. Les femmes étaient dépouillées de leurs habits. C'était le fait de l'avidité des massacreurs kurdes ou tcherkesses. Quand ils voyaient un convoi, ils se jetaient sur les convoyés et leur arrachaient leurs vêtements pour avoir l'argent qu'ils supposaient caché dans leurs plis. Les soldats, se croyant lésés par cette manière de faire des Kurdes, voulurent mettre de l'ordre dans cette opération et ils réglèrent avec eux que l'argent trouvé sur les convoyés serait aux soldats, sous prétexte qu'il appartenait de droit au gouvernement, mais les habits resteraient la propriété du Kurde qui avait arrêté le convoyé (...) Quelle race de fripons, quels vils scélérats que ces massacreurs qui faisaient de telles conventions sur l'existence d'êtres humains comme ils ne l'auraient pas fait sur l'existence de leurs moutons ou de leurs chiens ! Quelle honte pour la Turquie d'avoir suscité de tels hommes !

Et ces brocanteurs abrutis trouvaient le moyen d'insulter à la religion chrétienne jusque dans leurs indignes opérations. « Pourquoi nous dépouillez-vous avant de nous tuer ? », demandait un jour une victime au soldat qui allait la massacrer. « C'est, répondit le barbare, parce que votre Christ a été mis en croix tout nu ; il faut que vous mourriez comme lui. » Il ne se doutait pas, ce misérable, que sa parole, en rappelant à sa victime la ressemblance qu'elle aurait avec le Christ, versait dans son âme chrétienne une consolation qui adoucissait sa mort.